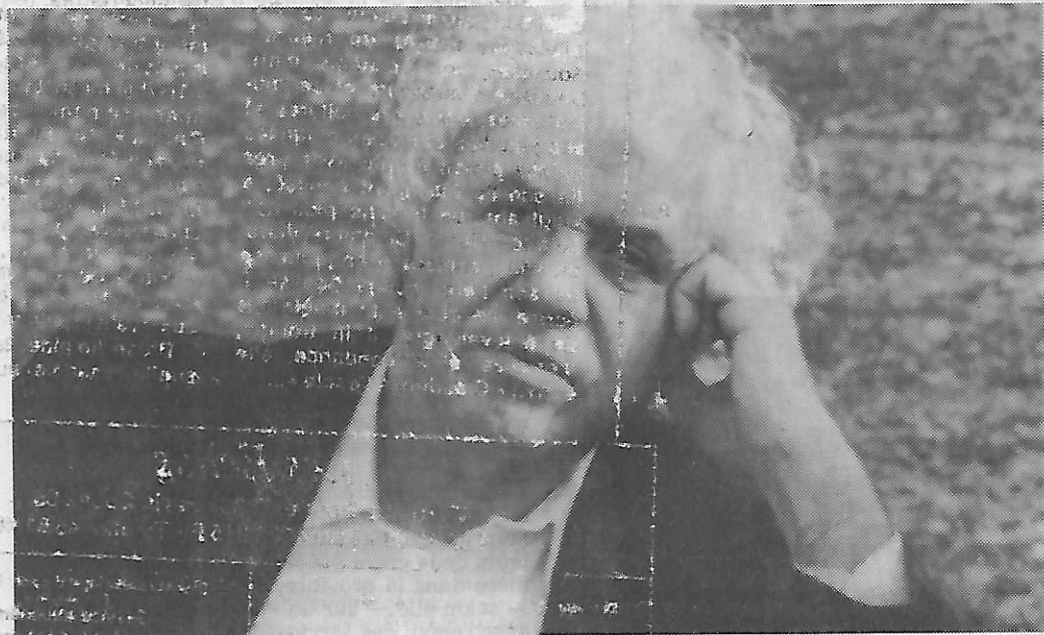


Voleurs

# L'Egypte de Sammy



Michel Chaillou.

(—)

« CHEZ nous, on a une table, quatre chaises et l'éternité. » La première phrase de « La croyance des voleurs » jette l'éclair sombre du regard d'un enfant buté, tigrasse rebelle, ronds dans la poussière sèche de la pointe de la semelle d'une sandalette fatiguée. En dira-t-il plus, ce roman, qui n'est peut-être qu'un tissu de mensonges, pour établir la vérité, ou inversement ? Le regard se dérobe déjà moins, fier de sa trouvaille. « Grand-père est une figue (...). Il lit comme un loup. » Et Michel Chaillou taille ses mots comme le mauvais élève se fait un lance-pierres d'un rameau de noisetier : les images s'envolent à tire-d'aile.

Sur la photo, Chaillou est le miroir du grand-père : « L'accent circonflexe » que l'aieul portait en plein front, cette ride de l'étonnement, est inversée. Marque de famille, sceau d'Egypte. Cette histoire de voleurs ne peut pas être inventée. Bien malin celui qui saurait démêler le vrai du faux dans le butin d'un roman. Et quel roman. Marginal. C'est-à-dire qu'il faut l'inscrire dans la marge du cahier : pour ne surtout pas l'oublier.

Né de rien, pas voulu. « Tes parents ne te souhaitaient pas », disait grand-mère, mais elle avait son mot d'excuse : ils étaient si jeunes. A peine trente ans à eux deux : Raymond dit Ray, leur fils, rouletabille de la restauration, Charlotte, leur belle-fille, plus aimée qu'une propre fille, belle comme une flamme, accroche-corps, amuse-gueule de messieurs pas vus pas pris. Et lui, Samuel Canoby, Sammy pour les connaissances, Canoby pour l'institutrice, jeune homme pour le médecin qui n'a rien vu de la boule d'angoisse qui pourtant ne le lâche pas, au milieu de ces décombres généalogiques, accroché à l'amour de ses grands-parents, mais pas un mot de tout ça. n'est-ce pas, puisque tout est faux.

## Une sorte de miracle

Maigre comme un clou, la tête trop grosse, reprisé de partout dans les vieux pantalons du grand-père, Sammy est le plus fort à la course. Déclaré innocent, un rien trop bête pour songer au mal, il traîne sa besace de culpabilité : depuis toujours, il vole, charparde, les jambes flageolantes, la main sûre. Ce n'est pas de sa faute, c'est parce qu'il est Egyptien : il lui faut des objets à donner à son autre être, celui que personne ne peut voir, pas même imaginer. Et puis, ils sont si pauvres, dans leur fin du monde du pays nantais : « Nous, la terre qu'on foule, c'est plutôt la raclure des rues, un mélange industriel d'on ne sait quoi, la fumure de la ville repoussée à l'extrême de ses membres. » Quelques sous de plus dans le cabas

de grand-mère, des friandises dans le buffet, ce serait comme une sorte de miracle sur lequel tout le monde fermerait les yeux. Sammy le voleur et sa drôle de tribu.

Egyptien, il l'est un peu : fils de bohémien, pour la branche maternelle. De seize ans son aînée, sa mère en a fait un jeu quand le monsieur du week-end ou des vacances est plus riche que les autres : « Ne dis pas que nous avons du sang gipsy, tu sais bien... » Ne dis pas non plus que ton autre grand-mère est une romanichelle et que chez elle aussi, on pourrait voir « le caillot de l'alcool altérer son âme »...

Face au fleuve en crue, « dont la surface n'est plus la surface », Sammy se comprend : « Des fois, c'est comme si on volait ma tête. » Il est fleuve alors, il est peut-être bien le Nil : il n'y a que cela qui le captive, le pousse soudain à oser formuler d'une voix trop forte la question qui laisse la maîtresse stupéfaite quand elle fait la leçon sur l'Egypte. Et Sammy rêve, se dit que tout est possible, implore le premier de la classe pour qu'il lui prête ses gants : en y cachant ses mains, il retiendra peut-être un peu de pouvoir, ne fera plus ses sales fautes d'orthographe qui

le collent au piquet, font ricaner les plus bêtes, mais aussi plus forts que lui, qui le rouent de coups.

Enfance au goût de la cuisine de tous les jours, celle que les pauvres inventent, aux pauvres fêtes qui copient les vraies, aux exhortations où brillent les espoirs : tiens-toi droit, travaille bien en classe, obéis, apprend... Les portes de la pension se referment : baigne du laissé-pour-compte. Mais la gaité est là aussi, or du Nil des rares apparitions de la mère, gestes lents du grand-père engoncé dans son emploi de concierge, tante Mimi qui fait tourner les tables et parle aux esprits.

« La croyance des voleurs » n'est pas une reconstitution, une singerie de l'enfance. C'est, tant d'années après, toujours et encore, ces mêmes mots en boule qui font voyage de tout, d'un rien. C'est excellent, vraiment.

Danièle BRISON

● « La croyance des voleurs », par Michel CHAILLOU aux Editions du Seuil.